

## La Bela

Déplie une carte ! Au sud du Portugal, à l'embouchure du Tage, tu vois ce port ? Belém. C'est là que j'ai été construite. Les charpentiers agiles m'ont faite telle que je suis. Comment je m'appelle ? Écoute, cela ne s'invente pas. J'étais sur le point de prendre la mer. En me découvrant, la foule amassée sur le rivage s'est écriée : " Cara bela ! " " Qu'elle est belle ! " Je me présente : " La Bela ! Caravela dos descobrimentos. " " Caravelle de découverte. " La première d'une longue lignée. Partout célébrées, courageuses, entêtées, nous avons fait le Monde. Quand me suis-je élancée sur les flots la première fois ? Ce devait être dans les années 1430, 1440... Je ne suis plus à dix années près à présent.

Avant de partir j'ai regardé longuement le ciel et je n'ai vu qu'elle, comme placée là pour me guider. Mon étoile, la Polaire. Le ciel entier tournait autour d'elle, tel un attelage autour d'un piquet, ainsi faisait l'éternel chariot céleste.

Tu m'as déjà vue sur de fines gravures. Soixante-dix tonneaux à peine, une misère, mais quelle agilité pour remonter au vent ! Une garde-robe royale, une carène effilée, un bordage élevé, deux gaillards, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière. Et surtout une mâture de princesse. Trois mâts, trois voiles. Deux carrées, une latine. Les carrées, amplement déployées sur toute la largeur de la coque, emprisonnaient si bien le vent arrière que je me sentais pousser des ailes. La latine, bien découpée en triangle, orientée dans le sens de la longueur, me faisait pivoter presque sur place et je prenais la direction voulue en un tour de vent. Fine, svelte, légère, m'enfonçant à peine dans l'eau, je pouvais m'approcher des côtes à les toucher.

J'avais une peur folle de m'éloigner vers l'ouest, et que la mer tout à coup cesse et que s'ouvre sous ma quille un gouffre insondable où je m'abîmerais à jamais avant même d'avoir découvert le monde. Il faut dire que, dans ma tendre jeunesse, je pensais que la Terre était plate. Ne te moque pas. C'est si facile après coup de connaître le vrai !

On disait également que plus je descendrais au sud, plus l'eau se réchaufferait, qu'elle finirait par bouillir, qu'elle caillerait comme du lait. Mais, caravelle de découverte, je m'élançais à l'assaut de l'inconnu.

Cette descente, tu ne peux imaginer comme elle me parut longue : Madère, les îles Fortunées, le cap Noun, Bojador...

Au début, nous naviguions à l'estime. Une aiguille aimantée posée sur une rose des vents et nous avons le nord magnétique. Un regard jeté en direction de la Polaire et nous avons le nord géographique. Un sablier où s'écoulaient les grains fluides et nous avons le temps. Un loch filant dans l'eau et nous avons la vitesse. Pourquoi m'envoyait-on si loin de Bélem affronter l'inconnu ? Pour apporter une réponse à cette question qui hantait les esprits depuis plus de mille ans : l'Afrique a-t-elle un bout ?

Mon mâst, un jour, stupeur, ne fit plus aucune ombre ! Un marin tournant autour resta la tête ensoleillée ! J'avais passé le tropique !

Puis ce fut le cap Vert. Pourquoi ce nom ? Parce que, après des milles et des milles de désert, sur la côte nous aperçûmes de grands arbres. Du vert après tant de jaune.

Chaque soir, la Polaire était plus basse sur l'horizon. Une nuit, elle disparut totalement. Sur le pont, un grand silence s'installa ; les marins regardaient avec crainte et respect un ciel nouveau se déployer au-dessus de leur tête. Un ciel sans Polaire ! Cela, nul ne l'avait imaginé. Le ciel lui-même était inconnu. Voyage de découverte. Je m'enfonçais dans le nouvel hémisphère. Une tempête terrible me fit perdre le sud. Un beau matin, après treize jours, le vent cessa. Miracle ! J'avais atteint ce cap tant espéré que nous nommâmes " cap de Bonne-Espérance ".

Ainsi, l'Afrique avait un bout et je l'avais atteint. Je n'étais pas peu fière, je venais d'ouvrir la route de l'est. Écoute bien, on pouvait contourner l'Afrique et rejoindre l'Inde par la mer ! Je venais de réaliser le rêve ancestral.

Et chaque fois je revenais à Bélem, rejoindre mes sœurs caravelles. Nous passions des nuits magnifiques à nous raconter nos exploits. Le contour des terres se dessinait sur notre passage, nous faisons les cartes, nous faisons le Monde.

Un soir j'appris que la Terre était ronde. J'en fus si heureuse ! Englouties, mes terreurs, j'allais enfin pouvoir m'élaner vers l'ouest. Je me préparais.

Belle et triste histoire pour moi. Approche, que je te raconte. Nous étions quatre sœurs, inséparables. Les trois autres, c'est peu dire qu'elles sont devenues célèbres : la Pinta, la Niña et la Santa Maria.

Voilà comment cela est arrivé. Quelques jours avant le grand départ, le capitaine a découvert une avarie dans ma coque. Les ouvriers se sont mis au travail. Elles ne m'ont pas attendue. Lorsque leurs voiles furent avalées par l'horizon, arrivées au quai, j'avais la mienne en berne. Enfin j'ai pu partir. Lorsque j'ai abordé à ces terres nouvelles, de l'autre côté de l'Atlantique, les trois autres avaient déjà découvert l'Amérique. Pas un seul

chroniqueur pour m'accueillir et consigner sur ses cahiers mon arrivée. Pauvre Bela, oubliée de l'histoire. Mais pas le temps de me lamenter, j'avais tant de mers à parcourir, tant de terres à découvrir.

On avait beau m'envoyer toujours plus loin, je revenais, je revenais. Je me jouais des tempêtes et des esquifs, je me jouais des mauvais vents. Je me sentais insubmersible, indestructible, éternelle. Je n'avais peur de rien. Une fois cependant, j'ai vraiment cru toucher le fond. C'était en bas de l'Amérique. Vingt-sept jours, vingt-sept nuits ! L'enfer. Je voguais, minuscule, entre deux montagnes de glace. Oh ! que je me suis faite mince ! Un seul de ces blocs m'aurait heurtée et c'en était fini de la Bela. Terre de Feu, terre de froid.

Brusquement, un matin, harassée, lasse à sombrer, l'immensité ! L'ultime cap qui ouvrait sur la liberté, nous l'avons nommé " cap du Désir ".

Comme l'Afrique, l'Amérique avait un bout et j'étais passée de l'autre côté. Et de l'autre côté, il y avait un nouvel océan. Preuve manifeste que l'Amérique n'était pas l'Inde.

Autant je n'apprécie pas d'être chahutée, ballottée, autant je ne supporte pas de stagner. Soleil de plomb, mer d'huile, pas un frisson sur cette eau placide ! Nous la nommâmes " océan Pacifique ".

L'Atlantique que j'avais cru démesuré se révélait être un océan tout menu. C'est alors que j'ai compris que le monde était fait pour nous, les caravelles. Cette Terre que je découvrais toujours un peu plus était pleine de mers !

Ces marins qui m'habitaient parfois se comportaient comme les pires assassins. Depuis le pont, mon pont, des bouches à feu jaillissaient de terribles boulets qui ébranlaient ma carcasse. Je haïssais ce bruit de mort. Je baignais dans une eau rougie du sang de ces malheureux qui m'avaient vue arriver par la mer. Pour se défendre, ils lançaient leurs pauvres flèches qui parvenaient tout juste à percer mes fines toiles. Contre mon gré, j'avais apporté l'effroi, l'apparition de mes voiles avait signifié la mort. Je n'étais pas fière, j'avais transporté des misérables. Voyages de découverte... de la cruauté des hommes.

Bélem, une fois encore. Puis le grand voyage, mon triomphe. J'étais partie de Bélem par l'ouest. Trois années plus tard je revenais par l'est.

J'avais fait le tour du monde. Pour sûr, la Terre est ronde.

Denis Guedj

